

les voyageurs transis descendent de la nacelle. — Où sont-ils? Où le vent a-t-il jeté leur esquif? Ils se frottent les yeux et se demandent s'ils ne sont pas en proie à quelque cauchemar; de vastes solitudes les entourent. Ils se mettent en marche et errent dans une forêt de sapins, où des loups s'enfuient à leur passage. Ils rencontrent enfin un bûcheron; mais la langue que parle cet homme leur est inconnue. Cependant ils se font conduire vers un village où ils trouvent enfin un Français. Ils sont à Liffeld, à cent cinquante lieues au nord de Christiania!

Le mois de novembre fut riche en naufrages aériens. Le 24 novembre, à une heure du matin, M. Buffet partit de la gare d'Orléans dans le ballon *l'Archimède*; il suivit la même direction que M. Rolier, mais il aperçut la mer au nord de la Hollande, et fut assez heureux pour toucher terre sur le rivage, près de la ville de Castelré.

Le 30 du même mois, un drame horrible, épouvantable, était réservé à l'aérostat *le Jacquard*, qui quitta Paris à 14 heures du soir. Le marin Prince était seul dans la nacelle. Homme de résolution et d'énergie, il s'était offert comme aéronaute, malgré son inexpérience des voyages aériens.

« Il paraît, dit M. Tissandier, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les aérostats du siège, que lorsque le marin Prince partit, il s'écria avec enthousiasme : « Je veux faire un immense voyage, on parlera de mon ascension. »

« Il s'éleva lentement, par une nuit noire. On ne l'a jamais revu depuis.

« Un navire anglais aperçut le ballon en vue de Plymouth; il se perdit en mer. Quel drame épouvantable a dû torturer l'infortuné Prince avant de trouver la plus horrible des morts! Seul, du haut des airs, il contemple l'étendue de l'Océan, où fatalement il doit descendre. Il compte les sacs de lest, et ne les sacrifie qu'avec une parcimonie scrupuleuse. Chaque poignée de sable qu'il lance est un peu de sa vie qui s'en va. — Il arrive, ce moment suprême où tout est jeté par-dessus bord! Le ballon descend, se rapproche du gouffre immense; la nacelle se heurte sur la cime des vagues; elle n'enfoncé pas, elle glisse à la surface des flots, entraînée par le globe aérien qui se creuse comme une grande voile. Pendant combien de temps durera ce sinistre voyage? Il peut se prolonger jusqu'à ce que la mort saisisse l'aéronaute, par la faim, par le froid peut-être. Quel épouvantable et navrant tableau que celui de ce voyageur perdu dans l'immensité de la mer! Il cherche de loin un navire, jusqu'au dernier moment il espère en vain le salut! »

Le jour même de ce sinistre, MM. Martin et Ducauroy, eux aussi, étaient jetés vers l'océan Atlantique. Partis de Paris à minuit, dans le *Jules-Favre*, ils aperçoivent la mer au lever du jour. Le vent, par un hasard vraiment providentiel, les pousse juste au-dessus de la petite île de Belle-Ile-en-Mer, où ils sont lancés avec une force effroyable. Les aéronautes subissent un trainage terrible, sont blessés et contusionnés; mais ils sont sauvés!

Enfin le 27 janvier, au moment de l'armistice, l'aéronaute Lacaze allait terminer la liste déjà trop longue des sinistres aériens. Il s'élève, à 3 heures du matin, dans le ballon *Richard-Wallace*, passe près de terre en vue de Niort; mais au lieu de descendre il jette du lest et repart dans les hautes régions de l'air. Il continue son trajet et traverse, à 2 000 mètres de haut, la ville de la Rochelle. Tout le monde croit qu'il va revenir vers le sol; mais il continue son trajet, et les regards des assistants attirés sur le rivage voient l'aérostat se perdre peu à peu à l'horizon dans les profondeurs de l'Océan, où le malheureux Lacaze a trouvé son tombeau.

Lacaze était le soixante-troisième aéronaute sorti de

Paris en ballon; le lendemain, le soixante-quatrième et dernier ballon, *le Général-Cambronne*, allait porter à la France la nouvelle de l'armistice.

Ainsi, pendant les cinq mois du siège de Paris, soixante-quatre aérostats, cubant pour la plupart deux mille mètres, ont pu s'échapper de la capitale investie. Ils ont enlevé dans les airs 64 aéronautes, 91 passagers, 365 pigeons voyageurs, et 9 000 kilogrammes de dépêches représentant à peu près trois millions de lettres particulières. On a vu que sur ce nombre considérable d'aérostats, il n'y en a eu que cinq qui soient tombés au pouvoir des Allemands; deux d'entre eux se sont perdus en mer corps et bien. Devant un résultat si étonnant, n'y a-t-il pas lieu d'admirer sincèrement les ressources que la nécessité du siège a suscitées au génie scientifique de la France. Il devait appartenir, grâce à la patrie des Montgolfier, les immortels créateurs de l'aéronautique, de faire des ballons un usage si glorieux et si utile! Nous verrons dans la suite comment les pigeons voyageurs ont pu compléter les services rendus par les aérostats, pour donner naissance à une véritable poste aérienne, qui pendant longtemps excitera la jalousie des ennemis de la France. Pendant le siège de Paris, le gouvernement prussien s'est vivement préoccupé des ballons-poste, qui évitaient à Paris les tortures de l'investissement moral, si propre à décourager les habitants de la capitale investie. L'ingénieur Krupp a construit plusieurs canons mobiles autour d'un axe, destinés à atteindre les aérostats au haut des airs; mais ces *gun-balloon*, promenés triomphalement dans les rues de Versailles, n'ont jamais arrêté les aérostats. La plupart de ceux-ci, toutefois, ont presque toujours été salués par une vive fusillade au moment de leur passage au-dessus des lignes ennemies; mais les fusils à aiguille, comme les fusils chassepot, qui ont une grande portée horizontale, sont incapables de lancer une balle verticalement de bas en haut à une hauteur considérable. Des expériences précises faites à ce sujet à Tours, pendant la guerre, ont démontré que des ballons captifs à 480 mètres de haut sont complètement hors de portée des balles de chassepot. Quoi qu'ils aient fait, les Allemands, malgré leurs lignes compactes d'investissement, n'ont pu empêcher Paris assiégé de parler sans cesse à la France par la voie des airs.

VAISSEAU CONSTRUIT EN SEPT HEURES.

De Toulon, le 18 juillet 1679.

« Il y a quelques jours, le sieur Arnoux, intendant de la marine, fit bâtir ici un vaisseau. Toutes choses avaient été si bien disposées, et les sept cents ouvriers qui furent employés à cet ouvrage y travaillèrent avec tant d'ardeur et de diligence, que le vaisseau fut achevé en sept heures, quoiqu'il eût cent pieds de longueur, qu'il soit percé par quarante pièces de canon et qu'il y ait plus de deux mille cordages. »

Ces lignes sont extraites de la *Gazette de France*, à la date précitée. Les archives de la marine, à Toulon, ou même à Paris, possèdent sans doute quelques documents qui pourraient confirmer le fait curieux qui s'y trouve rapporté. Nous faisons appel à ceux de nos lecteurs qui se trouveraient en mesure de le vérifier.

LA STATUE DE MAUSOLE, ROI DE CARIE.

Tout le monde connaît le nom du roi Mausole et sait au moins que son tombeau, le Mausolée, était si magnifique